

Une soirée chez les dépendants affectifs et sexuels

Étrange démarche que celle des Dépendants Affectifs et Sexuels Anonymes, qui tentent de se sevrer de la *drogue* du sexe, aux effets trop destructeurs. Récit d'une intrusion dans leur cercle.

Je me rends à l'adresse indiquée, rue Saint-Denis. En arrivant, je constate avec surprise que c'est dans l'annexe d'une église que se déroulera la réunion des Dépendants Affectifs et Sexuels Anonymes (DASA). Comme me l'apprennent des affiches punaisées aux murs, le local sert également aux Alcooliques et aux Narcotiques Anonymes. L'ameublement est fait de bric et de broc. Il y a des crucifix et des icônes écaillées, des bouquins qui traînent sur une étagère, et un bar, derrière lequel un ancien prépare des tisanes pour chaque nouvel arrivant.

Avec mon gobelet en plastique dans lequel infuse un sachet de tilleul, je vais m'asseoir dans un coin à l'écart. La pièce ne tarde pas à se remplir. Quand nous sommes au complet, je compte dix-sept personnes, dont pas moins de dix femmes. Parmi celles-ci, certaines sont à la fois jeunes et jolies ; toutes portent d'épais pulls de laine. Pas de jupes courtes, ni de talons aiguilles – aucune extravagance vestimentaire parmi les membres de ce groupe. Les gens qui viennent ici sont des Parisiens ordinaires, comme ceux qu'on voit dans le métro, plus ou moins friqués, à peine plus névrosés. J'estime la moyenne d'âge aux alentours de trente-cinq ans.

En me documentant avant de venir, j'ai appris que le mouvement des *Sex and Love Addicts* a été créé en 1975 aux États-Unis par un certain Patrick Carnes, auteur d'un best-seller intitulé *Out of the shadow*. Patrick Carnes fut le premier à définir la dépendance affective et sexuelle comme une maladie évolutive, dont il propose de contrôler la progression en suivant un programme en douze points, inspiré de celui des Alcooliques Anonymes. Il existe aujourd'hui une trentaine de « fraternités » DASA à travers la France, où ce mouvement est apparu il y a quinze ans. Comme les Alcooliques Anonymes, l'association DASA n'est affiliée à aucune religion, secte, institution ou parti politique – bien que la référence à Dieu, ou encore à la « puissance supérieure », y soit couramment invoquée, pour sa valeur thérapeutique.

Une métisse souriante d'une trentaine d'années – appelons-la Michaëlle – ouvre la séance. Il y a une minute de silence, après laquelle chaque participant est invité, à tour de rôle, à lire à haute voix des textes précisant le statut et la démarche l'association. J'apprends ainsi que la dépendance affective et sexuelle peut « *prendre plusieurs formes, y compris (mais pas uniquement) un besoin compulsif de sexe, une dépendance exagérée par rapport à une ou plusieurs personnes et/ou une préoccupation permanente pour le romanesque, les aventures sentimentales ou le fantasme* ». Les membres DASA veulent se délivrer de leurs pratiques et de leurs fantasmes sexuels, parce que ceux-ci atteignent une intensité qui les empêche de vivre normalement. Ce sevrage doit souvent passer par une période d'abstinence, même si l'objectif final est la sobriété. « *Il n'y a pas de définition unique de la sobriété, car les formes que prend la dépendance affective et sexuelle sont très variées selon les individus. Quoi qu'il en soit, chaque membre DASA identifie la forme principale que revêt sa dépendance en ce qui le concerne personnellement, et devient sobre lorsque, quotidiennement, il s'abstient de ce comportement.* »

Ces lectures durent longtemps, près d'une demi-heure. Peu à peu, l'attention de l'auditoire se relâche. Certains – ceux que j'identifie comme le *noyau dur* des habitués – échangent des messes basses ou piquent de brefs fous rires. Les autres sont, dans l'ensemble, assez distraits. Non loin de moi, une fille aux yeux mauves s'entortille une mèche de cheveux ; un homme patibulaire portant des lunettes noires se cure le nez méthodiquement.

Certains passages de la lecture me mettent mal à l'aise. À plusieurs reprises, il est précisé que la réunion est formellement interdite à tout curieux, voyeur, journaliste. Il est demandé aux participants de ne pas répéter ce qu'ils entendent, de ne pas alimenter les commérages autour de l'association, et de respecter l'anonymat de tous. Or, je suis là *incognito*. Je n'ai révélé à personne dans le groupe mon intention d'écrire un article, de crainte de me faire vider ou de fausser par ma présence le déroulement de la séance. Mon intention est de me faire passer pour une nouvelle recrue. Hélas, j'ai clairement conscience d'être, au milieu de tous ces gens de bonne volonté, le traître.

La confusion des sentiments

Enfin, Michaëlle lit l'énoncé de la première étape du programme, sur laquelle porte la réunion de ce soir : « *Nous avons admis que nous étions incapables de contrôler notre dépendance sexuelle et que nos vies sont devenues ingérables.* » C'est, ensuite, le moment attendu du « partage ». Chacun dispose d'un temps de parole court, compris entre trois et cinq minutes, pour réagir librement à cette phrase, évoquer sa propre dépendance et ses espoirs de rétablissement. L'assistance est tenue d'écouter le partage de chacun avec respect, sans émettre de commentaire. Cinq ou six volontaires lèvent aussitôt la main, impatientes de s'exprimer. On va donc passer aux choses sérieuses, rentrer dans le vif du sujet après ces fastidieux préliminaires.

Une brune plantureuse se lance : « Bonsoir, je m'appelle Virginie, je suis dépendante affective et sexuelle.

– Bonsoir Virginie, disent tous les autres en chœur.

– D'abord, je voudrais dire que je suis super contente d'être là ce soir. Moi, en ce moment, comment dire... Je ne sais pas bien où j'en suis. Je suis engagée dans une relation fusionnelle. Je ne sais plus comment je fonctionne. Il y a des moments où je crois que je suis dans la réalité, et d'autres où je déconne totalement. J'ai toujours besoin d'être avec l'autre, d'être remplie par sa présence. C'est comme si j'étais vide, et que j'avais besoin de quelqu'un pour exister. Je deviens insupportable. Pour moi c'est de la *conso*, de la pure *conso*... Y'a pas d'autre mot pour qualifier ma relation.

– Merci Virginie », concluent les autres d'une seule voix.

Un homme, dont le physique me fait penser à Georges Perec – appelons-le Georges – parle à son tour : « En ce moment, j'ai l'impression d'avancer. J'apprends à formuler ce que je ressens, à parler de mes émotions devant les autres. Je dis ce que j'éprouve, et c'est très beau, parce que les personnes en face de moi réagissent. C'est pourquoi, j'aurais tendance à dire que je traverse une période de ma vie plutôt positive. Aujourd'hui, j'ai un peu déprimé, mais je savais que j'avais cette réunion DASA ce soir... Hier, j'étais vaguement angoissé, mais je suis allé voir un kinésithérapeute qui m'a fait du bien. Avant-hier, j'avais une séance avec mon psychanalyste. Bref, je profite d'une bonne conjonction des choses.

– Merci, Georges.

– Bonsoir, je m’appelle Julie, je suis dépendante affective et sexuelle, dit la fille aux yeux mauves à côté de moi.

– Bonsoir Julie.

– C’est dingue, à chaque fois que j’écoute les textes au début de la séance, ça me fait trop de bien. Je découvre sans cesse des sens nouveaux, ça m’ouvre les yeux sur ce que je suis... C’est formidable. Cette semaine, j’ai un peu soigné mon anorexie affective. Mais, je ne suis pas sûre d’avoir fait beaucoup de progrès... »

Et elle brode ainsi pendant de cinq longues minutes.

Les témoignages s’enchaînent, semblables les uns aux autres.

De sexe, il n’est jamais question.

De mon côté, je suis déçu. S’ils ont tant insisté, au début de la réunion, sur la nécessité de protéger l’anonymat des participants, c’était – du moins le supposais-je alors – parce que nous allions entendre des témoignages choquants, des confessions salaces. Je m’attendais à un inventaire des formes variées de la *psychopathia sexualis*. Au lieu de ça, je dois subir ce salmigondis de considérations abstraites et sentimentales, qui me rappellent les pages *Psychologie* des magazines féminins. C’est à peine si, parfois, certains osent effleurer la chose. Un jeune homme avoue qu’il a fait une rechute entre Noël et le jour de l’an – « à l’entrefêtes (sic), je suis retombé dans mes activités cyberludiques » – ; une belle femme d’apparence très bourgeoise explique qu’elle a récemment donné libre cours à toute sa « gaudriole sexuelle », mais « sans qu’il se passe quoi que ce soit de physique ». Tous les autres témoignages me paraissent brumeux, impénétrables.

Nous traversons quand même une époque étrange, pensé-je. Il y a quelques décennies, à la fin des Trente Glorieuses, avoir une sexualité épanouie et multiple était un signe de santé. C’était même une mode... Et aujourd’hui, ceux que la crise n’a pas encore châtrés se réunissent dans des halls d’église, par des soirées d’hiver, pour tenir des discours raisonnés et déprimants sur leur libido.

Mais je ne peux poursuivre longtemps ces considérations... À présent, tous les visages sont tournés vers moi. C’est à mon tour de prendre la parole. Impossible de me défausser.

« Bonsoir, je m’appelle Alexandre.

– Bonsoir Alexandre.

– C’est la première fois que je viens ici, et je ne sais pas très bien comment me situer par rapport à votre groupe. » Je retiens ma respiration. Maintenant, dix-sept paires d’yeux sont braquées sur moi, humides de tolérance et de compassion. « En fait, je n’ai jamais su comment me comporter par rapport aux groupes en général. Je crois que j’aurais tendance à me définir comme un indépendant affectif et sexuel. » J’en vois plusieurs hocher gravement la tête, comme si cette expression appartenait depuis longtemps à l’étiologie de leurs malheurs. « Voilà, je ne sais pas quoi dire d’autre pour ce soir.

– Merci Alexandre. »

Par ici la sortie

Vingt minutes plus tard, je sors. Je retrouve le froid de janvier. J’ai à peine remonté la rue Saint-Denis sur cent mètres, quand je reconnais la silhouette massive d’un homme d’une cinquantaine d’années, entièrement vêtu de blanc. Il était présent à la réunion. Il se tient immobile, au milieu de la rue, les bras croisés. Il m’observe fixement.

L'insistance de son regard est telle, qu'elle me glace le sang. C'est bien ma veine ! Voilà que j'ai un pervers sur le dos... Je jette un coup d'œil circulaire, pour évaluer mes perspectives de fuite. La rue est large, assez animée – bien que sa fréquentation soit douteuse. Peut-être faudrait-il accélérer pour gagner au plus vite le boulevard Étienne Marcel ? L'homme pivote sur ses talons. Je me suis trompé sur ses intentions. Il se retourne, puis je le vois se diriger droit vers l'entrée d'un *peep-show*, et s'y engouffrer : il a la démarche lente et résignée d'un condamné qui monte à l'échafaud.

Alexandre Lacroix